

Denise Levertov

## Messe pour le Jour de St Thomas Didyme

traduit par Raymond Farina

Denise Levertov est née en 1923 en Grande-Bretagne. Elle a publié son premier recueil *The Double Image* en 1946, chez Wrey Gardiner à Londres. Elle épouse l'écrivain américain Mitchell Goodman et vit aux États-Unis à partir de 1948, où elle publie, chez New Directions, *Here and Now* (1957), *Overland to the Islands*, (1958), *With Eyes at the Back of our Heads* (1959), *The Jacob's Ladder* (1961), *O Taste and See* (1964), *The Sorrow Dance* (1967), *Relearning the Alphabet* (1970), *To Stay Alive* (1971), *Footprints* (1972), *The Freeing of the Dust* (1975), *Life in the Forest*, (1978) et *Candles in Babylon* (1982), dont est extrait « Mass for the Day of St Thomas Didymus » ici publié.

Traductrice de Guillevic — *Selected Poems* — elle est aussi l'auteur d'un essai *The Poet in the World*, New Directions, 1974. Des poèmes, extraits de quelques-uns de ces recueils et traduits par Claude Roy, ont été publiés dans l'anthologie de la poésie américaine contemporaine de Michel Deguy et Jacques Roubaud — *Vingt poètes américains*, Gallimard, 1980.

Denise Levertov fait partie du groupe des poètes qui ont gravité autour de la *Black Mountain Review* de Charles Olson mais elle se reconnaît plutôt une filiation avec William Carlos Williams.

Dans ses derniers recueils, la démarche de Denise Levertov, sans se départir de sa simplicité, sa tendresse, sa légèreté de ton initiales, approfondit une mystique du quotidien qui déplace le lieu du mystère, l'établit dans le monde, sacralise les détails modestes de la vie. Elle semble confirmer aussi un mouvement — annoncé dans *Sorrow Dance* — qui accorde le poète aux luttes et aux inquiétudes de son temps. Jamais sa voix n'a eu tant de gravité. Il s'agit là de paroles dans la nuit. De mots écrits dans la nuit. Devant l'image du désastre.

R.F.

## I KYRIE

O profond inconnu, ruisselante chandelle,  
précieuse pépite blottie  
dans le dernier recoin  
du cœur obscur,  
aie pitié de nous.

Puisant au passé ses parcelles, nous le déchirons pour nourrir fierté ou  
[griefs.

Nous vivons dans l'effroi  
de ce que nous connaissons :

la mort, la mort et le monde  
mort que nous imaginons  
et ne pouvons imaginer,  
nous qui peut-être sommes  
ses premiers et derniers témoins.

Nous vivons dans l'effroi  
de ce que nous ne connaissons pas,  
dans l'effroi de ne pas connaître,  
de l'illimité, à travers lequel tombant  
pour toujours, notre terreur  
glisse et glisse,

ou  
de la violente clôture de tout.

Pourtant notre espoir gît  
dans l'inconnu,  
dans notre innocence.

O profond, lointain inconnu,  
O profond inconnu,  
Aie pitié de nous.

## II GLORIA

Gloire à la neige fraîche  
tombant de bon matin.

Gloire à l'ombre  
que jette la cheminée du voisin sur les tuiles de mon toit,  
et même à ce jour gris d'Octobre qui aurait dû, dit-on

être doré.  
 Gloire  
 au soleil invisible qui brûle au-delà  
 de ce jour blanc et froid, et nous donne  
 la lumière et l'ombre de la cheminée.  
 Gloire  
 à dieu et aux dieux, à l'inconnu,  
 celui qui nous imagina, qui retient  
 notre bras,  
 notre bras meurtrier,  
 et nous donne  
 encore,  
 dans l'ombre de la mort,  
 notre vie quotidienne,  
 et un rêve calme  
 de bonne volonté et de paix sur la terre.  
 Gloire  
 au flux, au reflux, à la nuit et  
 à la pulsation du jour.

### III CREDO

Je crois que la terre  
 existe, et  
 dans chaque infime atome  
 de sa poussière le saint  
 éclat de ta chandelle.  
 Toi  
 inconnu que je connais,  
 toi esprit,  
 qui donnes,  
 dans l'amour de créer, la  
 lettre bien faite,  
 le fer, l'acte, le rêve.  
 Poussière de la terre,  
 garde-toi de mon  
 incroyance. Glisse,  
 gris devenu or, dans la coulée de  
 la vision. Je crois et  
 je suspends ma foi avec  
 le doute. Je doute et  
 je suspends mon doute avec la foi. Sois  
 monde aimé, menacé.

Chaque infime  
atome.

Mais pas la malade  
luminescence chassée  
de son intimité,  
pas la serrure sacrée de sa cellule  
forcée. Non,  
l'éclat ordinaire  
d'une simple poussière dans un ancien soleil.  
Sois, pour que je puisse croire. Amen.

#### IV SANCTUS

Pouvoirs et principautés — tous les dieux,  
anges et demi-dieux, animaux éloquents, oracles,  
tempêtes de miséricorde et de colère —

Toute cette Imagination  
a œuvré, interprété,  
s'est efforcée, dans des douleurs d'épiphanie —

avec des noms, des formes — de donner  
à la Vaste Solitude  
une terre, un lieu —

se répand leur chant vers  
le silence accueillant, exprimant  
l'extase de leurs noms, le nom  
multiple de l'Autre, de celui qu'on sait  
Inconnu, inconnaissable :

sanctus, hosanna, sanctus.

#### V BENEDICTUS

Béni soit celui qui vient au nom de l'esprit,  
celui qui porte  
l'esprit en lui.

Le nom de l'esprit est écrit  
dans le grain du bois, dans le murmure du vent, le cristal,

dans les cristaux de neige, dans le pétale, la feuille,  
la mousse et la lune, le fossile et la plume,

le sang, l'os, le chant, le silence,  
le verbe vrai du  
verbe vrai,  
la chair et  
la vision.

(Mais pourquoi ce malin châtement  
qui pèse sur la terre, sur l'innocent,  
l'enfer à portée des humains ?

Est-ce que la parole est  
audible aux marges de la grossière  
cacophonie de la malveillance ?  
Peut-elle encore être sentie  
sous la paume, dans la poitrine,  
par des rêveurs sourds et muets,  
vibration  
devinée dans les fibres de  
l'arbre des nerfs, ou révélée  
par le troisième œil qui sait  
à la fois voir et entendre ?

Pourquoi ce vide,  
ce tourbillon destructeur qui n'emporte  
aucun mot avec lui ?)

Dans l'indolence du lion,  
là est l'esprit,  
dans la férocité du tigre  
qui ne prévoit pas  
mais bondit  
seulement si sa faim l'y pousse,  
avec la faim  
de son petit.

Béni soit celui qui exprime  
son être,  
la pierre de la pierre,  
la paille de la paille,  
car là

est l'esprit.

Mais le nom peut-il  
s'exprimer  
dans le déclin tournoyant du temps ?  
Peut-il entrer  
dans le vide ?

Bénie

soit la poussière. Par la poussière le monde  
s'exprime. Nous n'avons aucun autre  
espoir, aucun savoir.

Le verbe  
choisit de devenir  
chair. Entrant dans notre apparence de chair  
nous nous baissons, confondus

## VI AGNUS DEI

Étant donné que les agneaux  
sont de petits moutons, que les moutons  
sont bêtes et craintifs, et n'ont  
aucun moyen de défense, n'ont  
ni fureur ni griffes,  
ni venin ni ruse,  
qu'est-ce alors  
que cet « Agneau de Dieu ? »

Cette jolie créature, vigoureuse  
quand elle fouille les mamelles laiteuses,  
bête à laine bêlante,  
bondissant dans l'air pour délecter son être, qui découvre étonnée  
ses quatre pattes quand elle touche terre, l'herbe  
tout ce qu'elle sait du monde ?  
Celle avec laquelle nous aimerions jouer,  
que nous aimerions couvrir de rubans, mais que nous ne pouvons faire  
[entrer  
dans nos maisons  
parce qu'elle en souillerait le sol de ses crottes ?

Quelle terreur reste cachée  
dans ces mots des plus étranges : « Agneau  
de Dieu qui effaça  
les Péchés du Monde » : une innocence  
sentant l'ignorance,

née dans de sanglants amoncellements de neige,  
léchée par des chiens  
patients, plus intelligents que tout son troupeau rassemblé ?

Dieu alors,  
embrassant toute chose dans sa compassion, est  
sans défense ? Sa toute-puissance  
a été jetée de côté, réduite  
à une mèche de laine mouillée ?

Et nous,  
dans la peur, l'ennui, désirant  
seulement dormir jusqu'à ce que la catastrophe  
avec sa rage, son fracas, son tumulte, ait eu lieu sans nous,  
désirant alors  
nous réveiller dans le calme, sans mémoire de l'agonie,  
nous qui dans un secret espoir honteux  
avons compté être tirés du feu et recevoir  
une félicité que nous méritions pour l'avoir imaginée,

cela implique-t-il que *nous*  
devions protéger cet animal  
perversément faible, dont les coups de  
museau  
supposent qu'on peut trouver du lait en  
nous ?  
Que nous devons garder pour notre cœur  
glacial  
un Dieu qui tremble de froid ?

Ainsi soit-il.

Viens, lambeau de poignants  
frissons,  
faible étoile.

Voyons  
si quelque humain encore  
peut te protéger,  
étincelle  
de lointaine lumière.

(Éd. William B. Ewert et New Directions Books, New York, 1982.)